

—Non, mademoiselle.

Et le garde, étonné, considérait la jeune femme avec effarement. Elle était surexcitée par la fièvre et il y avait un peu d'égarement dans ses yeux.

—Vous êtes bien sûr ?

—Oh ! mademoiselle, ça n'arrive pas tous les jours que l'on recueille un petit enfant abandonné dans un bois, et quand pareille chose arrive, on s'en souvient tout le long de sa vie.

Elle remerciait, remontait en voiture, et sur le seuil de la porte, pendant que la voiture s'éloignait le garde se disait :

—En voilà une drôle d'aventure !

Lorsque à la maison forestière elle ne trouvait que la femme du garde, elle avait à subir elle-même une série de questions. La femme lui faisait répéter deux fois sa demande et aussitôt levant les mains au ciel :

—Un petit nouveau-né, dans le bois, perdu, abandonné. Est-il Dieu possible ? Ça ne se fait pas ces choses-là ! Jamais il n'y a eu d'exemple dans le pays ! Est-ce que vous ne vous trompez pas, ma bonne demoiselle ? Mais ce serait abominable, si cela s'était passé comme vous le dites.

Elle l'interrompait nerveusement.

—Ainsi, vous ne savez rien ?

—Rien, de rien, ma chère demoiselle, mais l'enfant de qui ? L'enfant de qui ? Donnez-moi au moins des détails.

—Inutile de vous renseigner, puisque vous ne pouvez me guider, disait-elle.

Marguerite s'enfuyait pour échapper aux curiosités. Plus loin, c'était la même scène, et plus loin, et plus loin encore ! Personne n'avait vu l'enfant ! Et elle s'affolait, et maintenant au fur et à mesure que cette course continuait, elle avait assurément l'air d'une insensée.

Des maisons forestières, pas une indication ne lui vint. A Mont près Chambord, rien non plus. Il était tard. Le cheval était éreinté. Le cocher refusa d'aller plus loin. Elle coucha dans une auberge, ne voulant même pas retourner à Malpalu, bien que le château ne fût pas très éloigné. Le lendemain elle repartait. Sur son siège, le cocher grommelait, ne comprenait rien à cette étrange conduite.

—Elle a perdu la tête, la demoiselle !

Dans tout le village de Mont, la nouvelle fut bientôt connue :

—Mademoiselle de Pontalès cherche un enfant abandonné.

Mais personne ne la renseignait. Elle fut une heure après au château de Chambord. Le dégel continuait. Les chemins étaient de plus en plus défoncés. En allant au hameau, le coupé suivait une longue avenue, droite mais assez peu large, qui était parallèle au Cosson. La rivière n'était pas très loin. Parfois même, il était possible d'en apercevoir les bords lorsque la voiture traversait le carefour.

Le Cosson ! Ah ! comme elle pensait à Julien ! C'était dans cette petite rivière si jolie, si inoffensive, roulant doucement ses eaux limpides sur du gravier, en été à peine profonde la plupart du temps de cinquante centimètres, c'était dans cette rivière, grossie par les pluies et les neiges fondues, que son pauvre mari avait trouvé la mort.

Elle fit arrêter la voiture. Elle voulait aller jusqu'à la rivière, en marchant, poussée par je ne sais quel pressentiment. Elle descendit. Elle ne savait guère que là où elle venait de mettre le pied, Julien s'était arrêté, fuyant avec son fils au moment où il avait entendu le pas du cheval d'Antoine lancé à sa poursuite. Elle courut jusqu'au Cosson, comme si les eaux bourbeuses avaient dû lui raconter le secret qu'elle cherchait. Et entre l'endroit d'où elle regardait la rivière et celui où Julien, étouffé par le sang remonté à son cœur, s'était noyé, à peine y avait-il deux ou trois mètres. Elle revint lentement jusqu'au coupé. Quand le cocher l'aperçut, il lui dit en lui montrant du bout de son fouet, des broussailles, dans le bois :

—C'est curieux, mademoiselle, on dirait un homme couché là-bas. Il y a un quart d'heure que je regarde, depuis que mademoiselle est partie et ça ne bouge pas. J'y serais bien allé si je n'avais pas eu peur de quitter mon cheval.

—Un homme ? couché là ? Pourquoi cela la

faisait-il tressaillir ? Elle regarda, elle aussi. Et, bravement, sans se soucier des ronces, elle courut vers ce point noir. Ce n'était pas un homme ! C'était le manteau fourré de Julien, dans lequel il avait enveloppé l'enfant au moment de partir ! Oui, elle en était sûre. Comment ne l'eût-elle pas reconnue ?

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, personne ne me dira-t-il ce qui est arrivé ?

Et elle interrogeait les arbres, les broussailles, témoins du drame qui avait amené la mort de Julien, comme si elle avait espéré que ces témoins allaient sortir de leur mutisme pour tout lui révéler. Une pensée soudaine traversa son esprit :

—L'enfant avait été abandonné à cet endroit. Peut-être n'était-il pas loin ! Elle allait retrouver le cadavre.

Alors, penchée sur le sol, elle chercha partout. Et le cocher qui, de l'avenue, suivaient ses étranges mouvements :

—Elle a une araignée, pour sûr, la jeune demoiselle !

Du reste, pas méchant homme, il n'essayait pas d'en apprendre plus long. Il ne songeait qu'à son cheval et voulait le ménager le plus possible. Le cheval d'abord, le reste ensuite. Aucun indice ne pouvait mettre Marguerite sur la piste de ce qu'elle cherchait. Elle revint bientôt. Elle était si défaite que le cocher eut pitié d'elle. Elle avait le visage enflammé. Ses yeux étaient entourés d'un cercle bleu énorme pareil à une meurtrissure.

—Mademoiselle, si nous rentrons à Malpalu.

—Non.

—Mademoiselle a pourtant l'air fatigué.

—Non, vous dis-je.

Alors il crut que si Marguerite n'avait pas pitié d'elle-même, elle aurait sans doute pitié de son cheval.

—C'est que, dit-il, sauf le respect que je dois à mademoiselle, la bête est dans un fichu état

Elle n'entendit pas. Elle était remontée dans le coupé. Alors le cocher reprit les guides, mais il soupira et il laissa tomber sur le cheval un regard de commisération. La voiture, cinq minutes après, arrivait au carrefour des Quatre-Chemins. C'était là que le rétameur Routard s'était arrêté avec sa charrette et son âne. C'était là que Marguerite avait adopté le petit.

Mais Routard n'était plus là, ni la charrette, ni l'âne ; le carrefour était couvert d'une boue liquide de neige et de sable et rien ne vint crier au cœur de la pauvre Marguerite : " Ton fils était ici il y a quelques jours. Il n'est pas mort. De braves gens l'ont adopté. Aie confiance dans l'avenir."

Le coupé traversa le carrefour et un quart d'heure après arrivait devant le hameau de Chambord. Ce hameau se compose de quelques maisons seulement, chaque côté d'une unique rue. Une heure après y être arrivée, Marguerite avait interrogé tout le monde. Sans résultat, hélas ! Pourtant la femme d'un aubergiste lui donna un renseignement qui faillit mettre la jeune fille sur la voie. Marguerite lui demandait, éternelle question qu'elle posait à tous :

—Vous n'avez pas entendu parler d'un tout petit enfant nouveau-né abandonné dans ses langes ?

—Non, avait répondu la femme, mais ce n'est pas au village qu'il faudrait vous adresser. Ici nous ne pouvons rien savoir. Il faudrait interroger les gens qui travaillent en forêt, les bûcherons, les charbonniers, les gardes. Dans la forêt de Russy, il y a souvent des maraudeurs qui passent, s'installent, vivent de rapines et s'en vont. Il y a aussi d'honnêtes gens qui vivent dans leur campement provisoire, ne restent que peu de temps aux environs de chaque village et s'en vont ailleurs. L'été et l'hiver, il y a des faiseurs de corbeilles, des raccommodeurs de porcelaine, il y a des chaudronniers, il y a des rétameurs. Seulement, ma bonne demoiselle, il faut bien vous dire que dans tout ce monde-là, c'est la misère noire. Et vous pensez bien que ce ne sont pas ces pauvres diables qui se seraient chargés d'une bouche inutile. Si l'enfant au maillot avait été trouvé par l'un de ces vagabonds, ou de ces ouvriers ambulants, il aurait été apporté bien vite à Chambord, avec l'espoir qu'après il y aurait une récompense. Voilà mon idée, mademoiselle.

La bonne femme raisonnait juste, mais son raisonnement n'était pas fait pour rendre le courage

à Marguerite. Elle comprit qu'elle se débattrait vainement au milieu de ces ténèbres et qu'espérer plus longtemps lui était défendu. Elle revint à Malpalu.

La tante était dans la plus grande anxiété. Marguerite n'était pas rentrée la veille. L'on croyait à quelque malheur. A quelle redoutable extrémité son désespoir ne pouvait-il pas la pousser ? Quand elle aperçut la jeune femme descendant du coupé, brisée par les angoisses de ces deux atroces journées, elle n'eut que la force de lui ouvrir les bras. Marguerite s'y laissa tomber en pleurant. Elle n'avait pas pleuré pendant ces deux jours, mais son cœur se fonda quand elle revit sa tante chez laquelle elle retrouvait une vive et maternelle affection. Et ce fut à travers des sanglots qu'elle lui dit :

—Tante, je ne l'ai pas retrouvé !

L'infirme ne dit rien. Elle s'attendait à cette nouvelle. Elle se contenta de l'entourer de ses bras, dans une étreinte où elle mit toute son âme. Et parce qu'elle ne voulait pas la laisser ainsi sous l'accablement de son immense douleur, elle lui dit ce mot qui est la consolation des plus grands chagrins :

—Tu as trop souffert. Dieu te doit une revanche.

Et plus bas avec un baiser :

—Espère !

IX

Pendant longtemps, Marguerite attendit vainement qu'un hasard la mît sur la trace de son fils. Il lui semblait impossible qu'il eût ainsi disparu sans laisser de traces et tous les matins elle lisait anxieusement les journaux de Loir-et-Cher et ceux des départements voisins croyant toujours y trouver le renseignement si ardemment désiré.

Au bout de quelques semaines, Antoine avait exigé qu'elle revint habiter Paris à l'hôtel de la rue de Courcelles. Elle avait obéi. Maintenant, malgré le mot de l'infirme, elle n'espérait plus. L'enfant, elle le considérait comme à jamais perdu pour elle. C'était fini. Jamais elle ne le reverrait. Dès lors, peu lui importait de retourner à Paris. Au contraire, elle le désirait presque.

Elle prenait Malpalu en horreur, et la sombre forêt qui recélait dans ses profondeurs le mystère de la mort de son mari et de la disparition de son fils lui causait des frissons d'épouvante. Son sommeil était peuplé de cauchemars. Elle se voyait sans cesse dans les bois à la recherche du petit. Et dans la journée elle était brusquement prise de frissons, sans cause ; elle était obligée de s'étendre sur son lit, toute secouée, claquant des dents. Dans ce château aux sinistres souvenirs, elle serait morte assurément. Voilà pourquoi elle obéit à son frère avec empressement. Paris, ce serait la vie des autres qui la distrairait de la sienne. Ce serait, sinon l'oubli, elle n'oublierait jamais, du moins l'étourdissement.

La tante aimait trop Marguerite, elle sentait trop surtout combien la jeune femme allait avoir besoin de tendresses et d'un cœur où elle s'épancherait pour la laisser partir seule. Et en quittant Malpalu avec la jeune femme, ce fut, certes, une grande preuve d'affection qu'elle lui donna. Malade, infirme presque toute sa vie, elle n'avait jamais quitté ce château. Ce fut un grand changement dans son existence. Elle l'accepta avec résignation.

A Paris, Antoine ne paraissait que rarement devant sa sœur. Il ne voulait point raviver ses souvenirs. Il attendait beaucoup du temps, ce souverain guérisseur. Puis, peu à peu, il la revit plus souvent. L'hiver s'écoula. Le printemps revint.

(A suivre)

A dater du 3 mai prochain, LE
MONDE ILLUSTRÉ sera publié
à seize pages au lieu de douze.